

is able to reconnect with “traditional” culture in an ever more internationalized Japanese world largely through the enthusiastic efforts of adepts (almost all women) trained under dominant tea schools such as Urasenke.

Finally, Surak reflects upon the ubiquity of tea in Japanese popular culture as a symbol of national identity in Chapter Five (Beyond the Tea Room: *Toward a Praxeology of Cultural Nationalism*). After reviewing an array of examples of tea and its symbolism from public education, museums, tourist sites, advertising, film, television and print media, Surak closes with several comparisons to other similar types of “nation-work” in the European world in order to suggest a methodology for further investigating “the roots of garden-variety nationness” (p. 186) in Japan and beyond.

In *Making Tea, Making Japan*, Surak has done an admirable job of unearthing the complex processes by which the elite tea culture of Japan’s medieval age became a potent embodiment of mass national culture in the twentieth century. Some readers might wish for even deeper analysis of class identity in the construction of tea as a national symbol, or perhaps more explicit comparison of how people in the West and Japanese themselves have constructed tea as a representation of Japanese society. Nonetheless, beautifully written and lucidly argued, the book offers much of value for scholars and students of modern Japan and the cultural manifestations of national identity there and in other parts of the world.

Erik Esselstrom  
*The University of Vermont*

THÉORËT, Hugues — *Les chemises bleues. Adrien Arcand, journaliste antisémite canadien-français*, Québec, Septentrion, 2012, 416 p.

Journaliste de profession, Hugues Théorêt est également connu pour être le rédacteur en chef de *Hier encore*, une revue d’histoire outaouaise, et l’auteur d’une étude sur une autre personnalité de l’antisémitisme du Canada d’avant-guerre (*Le docteur Lalanne. Le faiseur d’anges à la croix gammée*, 2011). Il signe ici la troisième biographie à avoir été écrite sur Adrien Arcand, cette figure de proue du fascisme canadien. Il s’agit en fait de la deuxième biographie publiée en moins de trois ans. Celle d’Hugues Théorêt a la particularité d’être en partie tirée d’un mémoire de maîtrise qui a été largement remanié et complété par un travail d’envergure. Le mémoire traitait en effet des activités d’Arcand après 1945, alors que le livre couvre l’ensemble de son existence.

*Les chemises bleues* nous décrit la vie d’Adrien Arcand de manière chronologique et essentiellement factuelle. Arcand est d’abord présenté comme un journaliste actif à *La Patrie*, puis à *La Presse*. Suite à un licenciement en 1929, il devient animateur de différents petits périodiques antisémites. Il a également fondé divers mouvements d’inspiration ouvertement fasciste : l’Ordre patriotique des goglus, le Parti national social-chrétien et le Parti de l’unité nationale du Canada (PUNC). La biographie offre un bon résumé de l’idéologie d’Arcand. Celui-ci professait une haine du juif virulente et était un corporatiste à la manière de Mussolini. Il se voulait aussi un impérialiste convaincu, qui détestait les séparatistes et faisait peu de cas des nationalistes canadiens-français. Son activité militante et ses idées ont fini par inquiéter les autorités à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, si bien qu’il a été interné de 1940 à 1945.

Le grand apport de la biographie d'Hugues Théorêt à la connaissance que nous avons d'Adrien Arcand est ce qui provient de ses travaux de maîtrise. L'auteur consacre en effet près du tiers de son livre à l'après-guerre. Plusieurs pages sont alors dédiées à l'analyse des ouvrages publiés par le chef antisémite après 1945, ce que les autres biographes ne font pas. Les idées véhiculées par *À bas la haine!* – le dernier livre écrit par Arcand – sont ainsi largement expliquées. Malgré la défaite du fascisme en Europe, Arcand est demeuré un antisémite convaincu jusqu'à la fin de sa vie. Il a contribué au discours négationniste, en étant notamment le mentor d'Ernst Zündel. Le biographe cherche aussi à placer Adrien Arcand dans les réseaux néo-fascistes internationaux actifs durant la guerre froide. Il montre qu'Arcand entretenait une correspondance soutenue avec plusieurs personnalités de l'extrême droite de l'époque. Si une partie de cette correspondance a déjà été mentionnée dans les autres biographies d'Adrien Arcand, Hugues Théorêt explique en détail qui était chacun des correspondants. Plusieurs informations utiles sur l'héritage d'Arcand sont également fournies. L'activité de certains de ses collaborateurs suite à sa mort est ainsi décrite.

L'auteur affirme, dans une note sur l'historiographie en fin de livre, que l'originalité de son ouvrage réside aussi dans l'insistance qu'il porte à l'antisémitisme d'Adrien Arcand plutôt qu'à son fascisme. Le fondement de cette haine du juif est cependant peu expliqué et contextualisé. Hugues Théorêt dresse le portrait du vieil antisémitisme catholique et affirme qu'Arcand était un intégriste religieux dans son idéologie antijuive (p. 164). On aurait cependant aimé comprendre les distinctions entre cet antisémitisme et celui professé par Hitler. C'est d'autant plus important qu'Arcand a été un admirateur du Führer, même s'il a fini par prendre ses distances avec le nazisme. Est-ce qu'il y a eu une évolution dans son antisémitisme? L'auteur avance en fait qu'Arcand était un catholique convaincu qui aurait abandonné son intérêt pour Hitler après la publication en 1937 de l'encyclique *Mit brennender sorge*, condamnant les nazis (p. 380). Pourquoi n'a-t-il alors pas tenu compte de l'encyclique *Non abbiamo bisogno*, publiée en 1931 et quelque peu critique du fascisme italien? Il est également souvent fait mention d'Édouard Drumont, antisémite français très influent, mais le biographe se contente surtout de faire des analogies avec Arcand et de dire qu'ils s'abreuyaient aux mêmes sources. Il n'est jamais expliqué comment Drumont a pu influencer Arcand directement, ni pourquoi il s'intéressait à lui plus qu'à d'autres ténors de l'antisémitisme. La biographie renseigne en fait peu sur l'histoire des idées, même si elle offre un bon récit événementiel du parcours d'Adrien Arcand.

L'ouvrage comporte par ailleurs quelques problèmes dans l'appareil de référence. Il y a par exemple plusieurs renvois aux notes précédentes qui ne sont manifestement pas liés correctement, notamment aux chapitres 3, 4 et 9. Le principal reproche qu'on peut faire à l'ouvrage d'Hugues Théorêt est cependant l'absence de certaines sources qui auraient grandement éclairé la vie d'Adrien Arcand. L'auteur rapporte notamment que la Gendarmerie royale du Canada (GRC) aurait détruit les documents qu'elle a produit sur Arcand et son parti (p. 142), alors que ces archives sont faciles à trouver. Pour y avoir accès, il suffit de savoir qu'une partie de la GRC est devenue le Service canadien du renseignement de sécurité suite à la Commission McDonald. Le biographe cite aussi souvent le fonds RG 117 conservé à Bibliothèque et Archives Canada, sans dire qu'il s'agit du Bureau du séquestre des biens ennemis et sans expliquer la responsabilité que celui-ci avait sur les personnes internées durant la guerre. Les archives produites par l'État concernant Arcand sont autrement omises. Il n'est ainsi pas fait mention des documents créés par le ministère de la Justice du Canada et par le ministère des Affaires étrangères, ni des dossiers des tribunaux où des causes impliquant Adrien Arcand ont été portées (notamment la Cour des sessions de la paix et la Cour de l'échiquier). Les archives des

camps où il a été interné et son dossier de militaire ne sont pas non plus utilisés. Pas plus que le recueil de correspondance du chef fasciste publié par certains de ses anciens collaborateurs (*Arcand ou... la vérité retrouvée*, 2002) ou le fonds Alexandre Duhaime, un militant du PUNC, acquis par Bibliothèque et Archives nationales du Québec en 2010. Il aurait enfin été intéressant d'analyser *Le Bavard*, périodique publié durant la guerre par Joseph Ménard, grand collaborateur d'Arcand.

Malgré quelques lacunes, la biographie écrite par Hugues Théorêt demeure un bon ouvrage qui permet de connaître les principaux pans de la vie d'Adrien Arcand. Elle saura sans doute plaire aux amateurs d'histoire et de biographies. Elle pourrait également être utile aux chercheurs chevronnés, mais ils devraient tenir compte de ses limites.

David Rajotte

*Bibliothèque et Archives Canada*

WHITAKER, Reg, Gregory S. KEALEY, and Andrew PARNABY — *Secret Service: Political Policing in Canada from the Fenians to Fortress America*. Toronto: University of Toronto Press, 2012. Pp. 687.

The authors of this impressively-researched and detailed work wrestle with fundamental questions at the heart of liberal democracies: to what degree should police or security agencies monitor their citizens and organizations? When does surveillance of political dissent violate the fundamental principles of democracy? To what degree should political policing be accountable to elected authority or civilian oversight? *Secret Service* examines more than 150 years of how federal police agencies and, starting in the 1980s, the civilian Canadian Security and Intelligence Service (CSIS), spied on Canadians. The authors have years of experience in researching and writing on political policing and state responses to labour and the left; one of them has been the subject of his own RCMP dossier. As they document, most of this surveillance was hidden from the public and not reported to or debated in parliament. Although the RCMP shared information with the United States, Canada's political policing was largely self-contained until the 2001 Al-Qaeda attacks on New York. With "9/11," the situation changed, and Canada's spy agencies became more integrated with those of the United States and operated for the first time beyond Canadian soil. This new reality was revealed by the O'Connor inquiry and a Military Police Complaints Commission which investigated the rendition of Maher Arar to Syria and the role of CSIS and military intelligence in the transfer of Afghan prisoners captured by the Canadian army to the custody Afghanistan's notorious security service.

Historically, security and intelligence was not a burning issue politically and focused almost entirely on Canadian citizens in Canada. Yet, external links were often the catalyst for action; the first secret police effort responded to Fenian threats within Canada and from the United States in the 1860s. Gilbert McMicken's secret police, with agents and informants in border cities, by 1870 had all but neutralized the Irish nationalist security threat to Canada. The Dominion Police, formed in 1868 following the assassination of Thomas D'Arcy McGee, was the nucleus of Canada's political policing effort. By the 1910s, its focus had shifted to the South Asian community in British Columbia where "agitators" were challenging British rule in Indian and Canada's immigration policies.

By the early twentieth century, the Royal Northwest Mounted Police (RNWMP) became involved in monitoring dissent, notably from the radical left and organized labour.